

ARAGON

TRAITÉ DU
STYLE



L'IMAGINAIRE

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1928.*

L'AUTEUR RENONCE À JOINDRE À CE LIVRE LA LISTE DES ERREURS TYPOGRAPHIQUES QU'IL CONTIENT (Seillières, Rangry, à cours, les participes ! etc.). IL REGRETTE SEULEMENT QUE CELA RENDE INAPPRÉCIABLE AU LECTEUR LES FAUTES D'ORTHOGRAPHE ET LES FAUTES DE FRANÇAIS, FAITES DÉLIBÉRÉMENT DANS L'ESPOIR D'OBTENIR DE CE LECTEUR LES PLAISANTS HURLEMENTS QUI LÉGITIMENT SON EXISTENCE.

(Texte inséré à la demande de l'auteur dans la 1^{re} édition)

I

La Révolution Surréaliste la
revue la plus scandaleuse du
monde.

Destinée de La Fontaine.

Faire en français signifie chier.
Exemple :

*Ne forçons pas notre talent :
Nous ne FAIRIONS rien avec grâce.*

La carte-postale représentait un petit garçon sur le pot. Sujet de plaisanteries inépuisables, cependant une moitié de la population dépérit pour ce que tant de bons mots sont au rancart depuis que la chaise percée passa de mode. Mais les perfectionnements du bidet réjouissent le cœur des générations les plus jeunes. C'est ainsi que nous avançons dans la vie entre deux haies de bonnes histoires de merde, bien gras-

ses. Ecoutez parler les chemins de fer, les tables d'hôte. Sans compter vos supérieurs hiérarchiques, de la caserne au mécénat, et dans la plupart des établissements on se sert des journaux en guise de papier hygiénique. Comme cela le plaisir est double, l'on récupère en lisant la précieuse matière excrémentitielle, excellente à l'esprit comme au cœur.

Matière éminemment française, et qui voudrait la laisser perdre ? *Tout ce qui est national est nôtre*. Aussi ce peuple de vidangeurs se targue-t-il d'avoir la première peinture du monde, le premier cambouis, la première cuisine, les premières putains, la première politesse (*Après vous. Je n'en FERAI rien, etc.*). Ayant marché du pied gauche dans un peu de sel gaulois il possède une histoire sans ombre, des plus gailardes, où c'est en vain qu'on chercherait la trace d'une erreur, le souvenir d'une lâcheté. *Élégance et galanterie*

n'excluent en rien le mot pour rire. On rit donc et dès l'enfance le petit citoyen se tord lorsque le mot caca retentit patriotiquement à son oreille.

A la nouvelle d'une révolution, Kant interrompt sa promenade, Goethe ne l'interrompt pas. Quelle prétention de part et d'autre.

Un Monsieur qui veut être à la hauteur des événements : définition du clown. De 1914 à 1918 la légende suivant laquelle les clowns viennent d'Angleterre ou d'Allemagne s'est trouvée fautive. Il s'en est levé à revendre de chaque sillon béni du sol français.

Paris a élevé une statue à Shakespeare, boulevard Haussman, le jour où le conseil municipal l'a réalisé père de l'idée de clown. Père de la patrie, quoi.

Noms de clowns qui me viennent à l'esprit : Julien Benda, Monsieur Thiers, Goethe, Paul Fort, l'abbé Brémond, l'auteur de *Rien que la Terre*, Raymond

Poincaré, Gyp, le Pasteur Soulié, André Maurois, Ronsard, Julien Benda très spécialement.

Le baron Seillières est plutôt un palefrenier.

La race des palefreniers n'est pas près de s'éteindre. Ni la nouvelle d'une révolution, ni les guerres dans leur durée, ne sont, me semble-t-il, nécessaires pour faire surgir cette sorte de princes Murats et de Claudels qui ne retroussent leurs manches que pour mieux sentir le crottin. Tristes sous-offs dans leurs garnisons importantes.

André Gide n'est ni un palefrenier, ni un clown : mais un emmerdeur. D'ailleurs il se croit Goethe. C'est-à-dire qu'il voudrait être drôle.

Le baron Seillières n'est pas drôle. Il se croit Nietzsche.

L'abbé Brémond se croit Fénelon. Il est drôle. Fénelon ne se croyait pas l'abbé Brémond, il ne cherchait pas à être drôle. Je le préfère à Goethe : il a

une haute idée de l'amour. Goethe est un palefrenier. André Gide qui veut ressembler à un palefrenier !

La ville de Paris élèvera une statue à la Comtesse de Noailles, boulevard Haussmann, quand le conseil municipal aura enfin compris que cette dame est irrémédiablement une sotte.

Le baron Seillières n'aura jamais de statue à Paris. Il en aura une dans l'Oise. L'abbé Brémond aura un cénotaphe. Toute cette graine de bronze, mais la Noailles n'aura qu'un bas-relief en mie de pain. *Tu l'auras, ta statue* petit jeu essentiellement parisien.

Une des phrases françaises les plus sordides : Il y a gros à parier... Les yeux hors de la tête que ça fait à l'homme qui parle. Usure à tous les étages car les gens de beau langage disent : Je gagerais... Ils parlent doit et avoir, d'où suprématie du français, langue diplomatique, etc. Langue de caissier, précise et inhumaine. On les éton-

nerait à leur dire qu'il n'y a pas un langage qui ait moins de réalité que le leur, qu'ils sont réellement incompréhensibles, pour qui n'est ni un marchand, ni un officier, ni un voleur. Exemple et preuve : un homme et une femme ensemble ne parlent français, j'entends bien français, que quand il s'agit de faire les comptes du ménage.

Les français ont le cœur trop mal placé pour qu'il soit possible de leur parler style. Ils ne vous écouteront pas. Des styles, ils savent ce que c'est, le Louis XV, le Louis XVI, l'Empire. Leur littérature ainsi ne sort pas du faubourg Saint-Antoine. Ils écrivent très mal.

Leurs romans, Manon Lescaut, Eugénie Grandet, Madame Bovary, La Seconde Jeunesse de Madame Prune, Bella, sont de niaises historiettes bourgeoises. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat dans toute cette bibliothèque !

Leurs poètes ? Déroulède, Béranger.

Tout de même aller prétendre que Rimbaud est français. Ah La Fontaine par exemple, ça c'est un français, et comment.

Ces réserves faites, il est possible de parler du style.

Quand le jeune homme qui s'avance dans l'art d'écrire comme dans un grenier plein à craquer d'aubergines et de mandragores pour la première fois sans sa mère une petite souris, avec l'incertitude même des poils floconneux de ses joues, se demande, les doigts tout tachés d'encre, et une terrible crampe à l'épaule droite, si, encore que les pages, sinon la couverture, n'en soient pas complètement en pièces, le dictionnaire de rimes qui sursaute perpétuellement sous les coups de son inquiétude peut lui être plus longtemps d'un usage quelconque, le doute empruntant les indiscrètes voies de la distraction qui

ne manque guère dans la grande maison silencieuse ou la petite chambre bruyante indifféremment, se met à ricaner ça et là, à faire des tours de prestidigitation incompréhensibles comme casser un porte-plume, installer une matérialisation charmante à l'ombre bleue des chaussures, un tournoi de chevaliers dans un ongle, changer le ciel de place, peler la terre et jeter les noyaux, par exemple. Ou bien c'est un notaire qui réclame à grands cris un traité du style, et l'eau chante dans la bouilloire où mijote le gai tilleul. Tout un peuple pâle au fond des maisons de fous se démène. Les grammaires Larive et Fleury sont arrachées aux devantures des libraires par le désir de la connaissance plus prompt à la déception qu'à la lassitude, et ces pâquerettes ne sont pas assez nombreuses pour les passions interrogatives des enfants du siècle. Ils jettent des appels effrayés à l'écho qu'ils adorent, car ce qu'ils cher-

chent, c'est l'écho, la Rime aujourd'hui désaffectée, petite église de campagne après la séparation, et ils disent des choses insensées. D'abord c'est une plainte en l'honneur de Babylone Puis l'Achéron tourne neuf fois autour des enfers. La Muse historique alors se montre, elle tient dans ses mains une bouteille de Chartreuse. Que la licorne philosophe à son tour vient boire. Un petit verre ce n'est pas de refus, répond le cinéma dans l'herbe au music-hall. L'encre sur les jours noirs du monde coule donc à flots.

Mais ici je dois faire amende honorable aux journalistes.

Il est à remarquer que mon précédent chef-d'œuvre, c'est du *Paysan de Paris* que je veux parler, n'a pas reçu de la presse le genre d'acclamations, de hurras, d'encouragements en un mot, qu'il était en droit d'attendre, étant donnés ses belles couleurs et le parfait fonctionnement de l'ascenseur et des

précautions oratoires. Cependant quelques injures à l'adresse des journalistes s'étant glissées, sans doute par inadvertance, au bas d'une page, et j'ose dire d'une des meilleures pages du livre, une explication satisfaisante tant au point de vue scientifique qu'à tout autre a été avancée par un savant allemand de quoi, de quoi, de ce phénomène météorologique. Il paraîtrait que les journalistes sont des termites qui nichent dans l'oreille de la renommée, ou bien, selon d'autres auteurs, ils seraient des annelés du genre *vers du nez*, ne se nourrissant que de moutarde et de défécations, mais d'une susceptibilité telle, qu'ils ne peuvent s'entendre traiter de salauds sans trépigner et grincer des dents. Or je les ai traités de salauds. Si j'avais mieux connu la zoologie assurément je les eusse de préférence appelés canailles. Mais les cours de la Sorbonne m'ont vraiment très mal profité. Donc, cette fois, averti par l'effet de

mes précédentes injures, désireux de donner plein cours à cet ouvrage présent, qui se recommande, remarquez bien, tant par la qualité de l'écriture que par la serviable intention de l'auteur de faciliter à ses lecteurs, et en premier lieu aux impétrants au diplôme de bachelier, l'étude amère de leur langue maternelle, je m'empresse de mettre, et non plus en note cette fois, mais en la place la plus honorable, en plein exorde, un joli bouquet d'excuses à ces Messieurs des Rédactions. Je retire tout ce que j'ai dit. On peut, à la rigueur, serrer la main à un journaliste. Où a-t-on vu d'ailleurs qu'un homme qui avait serré la main à un journaliste, épouvanté de son déshonneur, se soit jamais brûlé la cervelle, ou même ait essayé de se la brûler seulement ? Sa mère l'a-t-elle chassé, disant : Va, va, tu n'es pas sorti de mon sein ? Sa chaste fiancée s'est-elle faite religieuse, et quand il s'est présenté à la grille du

ARAGON

TRAITÉ DU STYLE

Le *Traité du style* fut écrit au cours des années 1926-1927. Le livre ne paraîtra qu'en 1928, André Gide et Paul Valéry (violemment pris à partie dans le texte) s'opposant à sa publication. Pamphlet ou poème – « chaque image doit produire un cataclysme » –, il marque une étape importante dans l'histoire littéraire. Certains n'ont voulu retenir que l'insolence, l'humour, la virtuosité exceptionnelle de l'écriture d'Aragon. D'autres lecteurs cependant vont plus loin et voient dans le *Traité du style* l'amorce par Aragon du dépassement du surréalisme en réalisme.

L'auteur se livre en fait ici à un jeu de massacre où rien de notre époque n'est épargné ou respecté : l'art, la politique, la morale, la civilisation occidentale. Aragon développe dans le *Traité du style* une conception du monde comme chaos : « ... je parle un langage de décombres où voisinent les soleils et les plâtres. » On trouve aussi dans ces pages une analyse du problème de la signification qui l'amènera quelques années plus tard à intégrer l'idéalisme artistique du surréalisme. Le surréalisme a fait de l'inspiration poétique non « une visitation inexplicable, mais une faculté qui s'exerce ». Aragon écrira en 1933 qu'il faut passer maintenant « du mécanisme individuel à la connaissance du mécanisme de classe de cette inspiration ». Le *Traité du style* ne peut être isolé dans l'évolution de la pensée et de l'écriture d'Aragon. Il en est un des moments essentiels.

Jean Ristat



Extra de la publication 2008

ISBN 2-07-020989-X